

2013 – 2, n° 210

Bulletin de la Société Paul Claudel

Souffle des Quatre Souffles

PARIS
CLASSIQUES GARNIER
2013

CORRESPONDANCE

PAUL CLAUDEL – GEORGES BORGEAUD

LIMINAIRE

Bien que non baptisé, et vivant en terre protestante, Georges Borgeaud passe son adolescence, et ses premières années de jeune adulte dans un environnement catholique.

Il y trouve des appuis bienveillants : de Pierre-Louis Flouquet, d'Edmond Humeau, de l'abbé Journet, des chanoines Viatte et Saudan, de Mgr Mariétan, de Jacques et Raïssa Maritain, ou de Dom Jean-Baptiste Porion, pour n'en citer que quelques-uns... Et il séjourne au collège Saint-Maurice, au collège Saint-Louis à Genève, à la chartreuse de la Valsainte dans le canton de Fribourg, à l'école claustrale Saint-André à Lophem-lez-Bruges...

De 1926, date de son entrée au collège Saint-Maurice, à 1934, lorsqu'il quitte à presque vingt ans l'école claustrale Saint-André en Belgique, son parcours agité est marqué par la découverte de la foi (baptême et confirmation en 1928) et la décision de « faire, selon les mots de Dom Porion, loyalement l'essai de [sa] vocation¹ ». Après plusieurs séjours à Saint-Maurice en Valais, il est forcé de quitter définitivement le collège en 1933, sa mère ne pouvant plus payer ses frais de scolarité. On le verra, des années plus tard, encore préoccupé par sa dette à l'abbaye de Saint-Maurice, et la remboursant peu à peu, avec peine.

Georges Borgeaud, comme sa mère Ida Gavillet et ses amis religieux, veut croire en sa vocation qui lui assurerait une formation² autant qu'un

1 Lettre de Dom Jean-Baptiste Porion à Georges Borgeaud [par la suite G. B.] du 15.10.1933, in *Dom Jean-Baptiste Porion. Lettres et écrits spirituels*, éd. par Nathalie Nabert, Paris, Beauchesne, 2012, p. 82.

2 Sur le point de quitter l'école claustrale Saint-André, G. - B., dans une lettre à sa mère, lui expose ses scrupules : « Et je ne pouvais pas non plus continuer, écrit-il, malgré ma certitude de mon inadaptation ici, à profiter de Monseigneur Mariétan [orth. de G. B.] pour obtenir un diplôme quelconque. » (L.a.s. de [mars-avril] 1934 à sa mère). Mgr Mariétan avait en effet pris à sa charge les coûts de Saint-André. (L.a.s. du 26.3.1934 à sa mère).

avenir dans la prêtrise. De nature impatiente et inquiète, Georges Borgeaud cherche auprès des adultes qu'il côtoie tantôt une aide matérielle (on voit les Maritain et l'abbé Journet lui chercher du travail); tantôt une direction spirituelle (il rencontre Dom Porion à la Valsainte où il fait des séjours réguliers); tantôt une complicité intellectuelle, ou des amitiés littéraires (il fait des séjours chez Humeau à Paris ou chez le peintre et poète Flouquet en Belgique). Ses aînés lui enseignent la patience dans des lettres que l'on peut consulter aux Archives littéraires suisses à Berne, condamnent sa versatilité et son inconstance, mais sont invariablement touchés par la solitude affective du jeune homme, dont on sait qu'il est un enfant naturel, prié par sa mère de la nommer « marraine » ou « tante » devant des tiers; il fut placé dans des familles d'accueil dès son plus jeune âge.

En octobre 1933, le chartreux Porion résume assez bien la position de Borgeaud au monde : « Votre adaptation, lui écrit-il, sera, partout, très difficile. Vous êtes très instable, et je doute que l'on puisse réussir à enfermer dans aucun flacon créé une essence comme la vôtre. Or dans tout ordre religieux, il y a quelque chose de créé, quelque chose d'humain... / Il faut quand même essayer¹. »

Lorsqu'il rencontre Paul Claudel le 17 avril 1934 à l'ambassade de France en Belgique, il a déjà pris la décision de quitter Saint-André, mettant ainsi un terme à toute carrière religieuse. Il se justifie auprès de sa mère, en lui écrivant : « je suis venu ici pour une raison de vie intérieure, intime, et non pour continuer à bon marché sur le dos des gens mes études. Je sais que tu seras d'avis avec moi que je n'ai pas le droit de profiter et de tromper le monde en ne mettant personne au courant de mon évolution et de ma décision². » Georges Borgeaud a donc abandonné ses études, il est sans travail, sans métier, et sa mère refuse de le recevoir à son retour en Suisse.

Aussi se tourne-t-il, avec effusion et excès parfois, vers quelques grandes figures tutélaires dans lesquelles il veut voir tour à tour ou en même temps des directeurs spirituels, des guides de vie, ou simplement des pères. Jacques Maritain déclinera avec douceur, n'étant pas prêtre, lui enjoignant d'apprendre à « s'appuyer sur Dieu, non sur les créatures, [ce qui] est la condition du progrès spirituel³ ». Dom Porion répondra avec réserve à ses demandes d'accompagnement, son ordre lui

1 Lettre de Dom Jean-Baptiste Porion, *op. cit.*

2 L.a.s. de G. B. à sa mère, Lophem, 26.3.1934.

3 L.a.s. de Jacques Maritain à G. B., Meudon, 2.03.1932.

interdisant toute correspondance suivie¹. Et Claudel, de façon un peu plus rude, le renverra à ses livres, – « ce qu'il y a de meilleur en moi est déjà à votre disposition dans les livres que vous connaissez. » On ne peut lire sans émotion cette exclamation de Borgeaud, enfant sans père, rappelons-le, et qui fera de sa filiation un des motifs récurrents de son œuvre et une préoccupation de sa vie : « Je suis votre "cher enfant !" je ne puis plus désirer que notre amitié soit entière, mais je reste lourd, incertain, inachevé. »

Le ton des lettres de Paul Claudel à Georges Borgeaud est semblable à celui que le poète a souvent adopté envers ceux qu'il appelait avec humour ses « clients », notamment les plus jeunes, aspirant à trouver auprès de leur illustre aîné un père spirituel : un mélange de protection affectueuse et de réserve grondeuse. Aussi bien ce ton se modifie-t-il au fur et à mesure que le maître pressent chez son disciple une réticence et une dérobaude devant ses objurgations. Du « mon cher ami » de la première lettre, suivi du « mon cher enfant » de la suivante, on revient au « cher ami », parfois nuancé par l'ironique « excellent jeune homme ». Après les premiers conseils, on discerne chez Claudel quelque agacement devant les embarras, les incertitudes et les louvoiements du catéchumène qu'il accuse familièrement de « gambader comme un jeune chien ». Les déclarations enflammées d'admiration et d'amitié ont le don de l'indisposer : aux « effusions sentimentales » de son correspondant, il préférerait des « questions plus précises et une attitude plus sérieuse et plus virile ». Non sans « rudesse », il l'exhorte à « prendre la vie au sérieux » et à se garder de rester « un amateur, un flâneur », ou, en d'autres termes, un « propre à rien ». Claudel n'est pas un ami complaisant ni un directeur de conscience aimable et doucereux.

Il est vrai que les injonctions qu'il adresse à son jeune ami sont d'une rigueur bien conforme et peut-être supérieure à la « sévérité » qu'il appelait. « Il n'est pas de chrétien », lui déclare-t-il brutalement, sans « un parti pris violent et presque féroce contre soi-même », une détermination de « tout fouler sous ses pieds et avant tout ses propres goûts », une volonté pour chacun de porter sa croix, la meilleure étant précisément celle qui nous paraît « la plus amère, la plus dure, la plus lourde, la plus rigide ». La conception que Claudel se fait ou du moins offre ici de la religion est marquée par le souvenir des affres de sa propre

1 Voir la préface de Nathalie Nabert, *Dom Jean-Baptiste Porion, op. cit.*, p. 73-75.

1. LETTRE DE GEORGES BORGEAUD

clinique « Mon Repos »
Mt Pélèrin sur Vevey. ct. de Vaud Suisse

15-5-34

A Bruxelles, à Paris, je traînais sans cesse ma joie de vous connaître. Je ne pouvais me laisser guider par sa tête-qui-tourne au risque de vous écrire bêtement – ce qui est encore possible.

Ensuite, mes amis en vous aimant, vous firent devenir si grand que mon aisance disparut. Je ne sais pas maintenant où j'en suis, mais je reste donc avec mes balbutiements que vous suiviez avec tendresse dans cet horrible bureau d'ambassade¹. Il faudra bien qu'il en sorte un cri qui puisse vous toucher, du moins sonner vrai. Il faut aussi que j'oublie votre gloire pour vous retrouver espérant rencontrer un ami, un frère aîné.

Je ne demande pas de la direction spirituelle qui est une exigence imbécile pour sèminaristes, mais la SEVÉRITÉ de tête d'or et la force d'accepter d'être embarqué. Et mille choses plus obscures. Je ne sais rien de Claudel assuré (sans mépris, c'est sûr!).

Oubliez, je vous le demande, l'homme qui me recommanda à vous, car il ne peut en aucune manière s'accorder avec nous. Il prend pour vertus de poète qu'il se croit, les loufoqueries, originalités <crues> nos signes par ceux qui n'y comprennent rien : chapeaux à larges ailes, distraction nécessaire. Alors que nous ne cherchons pas l'originalité, mais c'est parce que nous ne pouvons pas vivre comme la plupart, que nos attitudes s'opposent ! Donc cette lettre de recommandation était seulement pour la concierge de l'ambassade ; j'aurai pu glisser dans l'enveloppe une feuille toute blanche ou mieux un flocon de neige – ce qui aurait été un peu de silence.

Je suis un enfant qui brûle de vivre. J'ai la nuit et le jour pleins les yeux. La rue aussi. Toutes choses me semblent bonnes, mais je suis inquiet de

1 Georges Borgeaud a rencontré Paul Claudel le 17 avril 1934, à l'ambassade de France en Belgique. Voir notre préface, et la lettre du 24.3.1935. Paul Claudel lui a dédié ce jour-là *Sur la présence de Dieu* (Ligugé, Imprimerie E. Aubin et Fils, 1932) : « À George Borgeaud / affectueusement / P. Claudel / Bruxelles le 17 avril 34 ». L'édition originale du *Soulier de Satin* sur papier d'Alfa (ex. SP n° 37) comprend également une dédicace de Claudel, faite ce même jour. Paul Claudel y écrit George sans « s », et fait une rature sur le nom de Borgeaud, – fautes qu'il ne commettra plus dans la correspondance à venir. Ces livres reliés se trouvent dans la bibliothèque de G. B. aux ALS.

tant de contradictions, de chemins à odeurs de foin et de terre mouillés
 J'attends de vous le secret pour me mettre tout à la portée de ma main,
 votre intelligence pour ne rien perdre de ces filons C'est tout cela que
 j'aime en vous.

Et plus visiblement, votre métier d'ambassadeur m'aide à accepter le
 mien : faire des commissions et le jardinage dans une clinique¹. Rimbaud
 n'aimait pas ce siècle à mains². Moi non plus ! Aussi, je ne resterai pas
 ici, afin de ne pas crever, mais vous ambassadeur m'incitez à la patience
 parce que je sens VOTRE VIE que vous continuez en secret, malgré tout,
 puisqu'elle est l'essentiel. Mais ne parlons pas de devoir !

Aimez-moi beaucoup !

Je vis ici avec le soulier de satin et Rimbaud. J'attends d'autres aubaines.
 Mes très grandes amitiés, avec discrétion à cause de votre force

Georges Borgeaud.

P.S. L'encre, la plume, la chambre sont contre moi. Excusez ce cahier
 de devoirs qu'est cette lettre.

LIEU ET DATES AUT. : Clinique « Mon Repos » / Mt Pélérin sur Vevey. ct. de Vaud
 Suisse / 15-5-34

CACHET POSTAL : -

FLAMME : -

DESCRIPTION : 1 l.a.s. Encre noire.

COLLATION : 1 f. recto-verso.

AU DOS DE L'ENVEL : -

INSCRIPTIONS MS ALLOGRAPHES : -

ADRESSE AUT. SUR LA CARTE : -

1 Nous ne savons pas grand-chose des raisons et de la durée du séjour de G. B. en ce lieu.
 Sans doute un emploi parmi d'autres. Dans une lettre du 28 juillet 1934 à sa mère, Georges
 Borgeaud révèle qu'il a été « portier dans une Clinique ». D'autres lettres sont envoyées
 à Georges Borgeaud à cette même adresse de la Clinique Mon Repos, notamment l'une
 de son ami Jean-Louis de Chastonay en date du 1^{er} juin 1934.

2 Cf. Rimbaud, « Mauvais sang », dans *Une saison en enfer* : « J'ai horreur de tous les métiers.
 Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. –
 Quel siècle à mains ! – Je n'aurai jamais ma main. »

2. LETTRE DE PAUL CLAUDEL

18 mai 34

Mon cher ami,

Votre lettre éveille en moi autant d'embarras que de sympathie et je ne sais trop vraiment par quel bout vous prendre. Je vous vois sans appui, sans famille, sans métier, et avec une répulsion bien décidée autant que je puis comprendre pour toutes les tâches humaines. Avec cela un attrait décidé pour l'immédiat. L'immédiat ne mène pas loin quand on a de l'argent et moins loin encore quand on n'en a pas.

Si vous lisez mes œuvres, vous n'avez pas été sans doute sans vous apercevoir que je suis chrétien. C'est donc en chrétien que je vous répondrai sans me soucier autrement de vos réactions.

Il n'est pas possible d'être chrétien sans un parti pris violent et presque féroce contre soi-même, sans la détermination vigoureuse de tout fouler sous ses pieds et avant tout ses propres goûts, pour suivre sa vocation : qui est de faire la volonté de Dieu, non pas dans notre propre chemin, mais dans celui de Dieu qui est le chemin de la Croix. Celui qui m'aime, a dit Notre Seigneur, qu'il prenne sa croix et me suive¹. Toutes les croix sont bonnes mais s'il y en a une meilleure que les autres, qui est réellement salutaire et faite à notre mesure, c'est précisément celle qui nous paraît la plus amère, la plus dure, la plus lourde, la plus rigide. C'est celle là qui est notre propre croix^a, celle que l'esprit de la Pentecôte à nos épaules après la mort transformera en une paire d'ailes écarlates. Quant à la route qui s'offre à vos premiers pas, vous avez deux moyens pour la distinguer : le premier est la prière, la prière fidèle, assidue, sans aucun égard au peu ou pas de consolation que vous y trouvez. Le second est l'attention à l'immédiat (encore ! mais dans le bon sens cette fois), comme si c'était une tâche donnée par Dieu lui-même, avec une espèce de révérence et le désir passionné de la faire le mieux possible. Vous êtes jeune et intelligent, il me semble donc que la nécessité qui prime toutes les autres est celle de vous armer et de vous instruire, de cultiver non pas votre sensibilité et votre imagination que vous devez au contraire tenir sévèrement en bride, mais votre volonté et votre intelligence, afin d'alimenter tout ce qui dans l'esprit est muscle^b substance, os, et qu'on

1 Matthieu, 16, 24.

entretient avec du pain et non pas avec de l'alcool et de la petite bière. Puisque vous aimez Rimbaud, retenez de lui son ardente patience, son courage à refouler en lui le désir frivole, à étreindre les tâches rugueuses¹. Dans cette direction tout ce que vous croirez perdu vous sera rendu au centuple. Tout ce que vous aurez enterré poussera².

Vous n'êtes pas seul. Vous avez avec vous cet amour immense du Christ qui vous a déjà distingué par votre nom puisqu'il vous a accordé cette grâce infinie, incomparable, de la conversion. Achevez donc courageusement ce q. v. avez commencé

Votre ami

P. Cl.

LIEU ET DATES AUT. : 18 mai 34

CACHET POSTAL : -

FLAMME : -

DESCRIPTION : 1 l.a.s. Encre bleu-noir.

COLLATION : 1 f. recto-verso plié en 2.

PAPIER À LETTRE PRÉ-IMPRIMÉ : AMBASSADE DE FRANCE / EN BELGIQUE

AU DOS DE L'ENVEL : -

INSCRIPTIONS MS ALLOGRAPHES : -

ADRESSE AUT. SUR L'ENVEL : -

1 Citations de Rimbaud, « Adieu », *Une saison en enfer* : « la réalité rugueuse à étreindre », « armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes ». La lecture de ce texte a prélué à la conversion de Claudel, qui attribuait à l'œuvre de Rimbaud une valeur « séminale ».

2 Allusion à la parabole du semeur (Matthieu, 13, 3-8 ; Marc, 4, 2-9 ; Luc, 8, 5-6) et du grain de sénevé (Matthieu, 13, 31-32 ; Marc 4, 30-31 ; Luc, 13, 18-19).

3. LETTRE DE GEORGES BORGEAUD

29-10-34 Institut Beau-Soleil
 Villars-sur-Ollon, ct. Vaud

très cher Grand Ami,

Pour vous écrire, il faut se maltraiter pour se faire connaître sans masque. Et puis je ne pourrai jamais tout vous dire ! Tout est obscur et mettre la main sur ses obscurités ^cexige^d des mains sans fièvre.

La peur aussi que vous me retiriez votre amitié. Il faut m'aimer, n'est-ce pas ? Je sens les responsabilités de cette correspondance, mais je suis prêt à vous obéir. Comment pourrais-je vous aimer à ce point si je ne sentais combien vous allez me faire souffrir pour mon bien.

Je vis fortement avec vous : ange de ma solitude avec d'autres très chers. Chaque jour, je m'efforçais de vous écrire, mais comment parler des choses que l'on ne sait pas soi-même. Je n'aimerai avoir à vous offrir que mon silence. Peut être que si vous étiez réellement dans cette chambre, je pourrais enfin vous expliquer. (A mesure qu'avance cette lettre, je sens un soulagement, un espoir que j'arriverai peut-être au bout) Vous souvenez-vous des mes bégaiements le jour où nous nous sommes connus à Bruxelles ? Ceci pour me situer socialement : je suis à Villars¹ comme professeur moi qui ai horreur de toutes écoles, mais sans ce métier idiot, je toucherais la famine^e. Les enfants sont de petits crevés à futures gueules de grenouille^f riche^g. Il m'apprennent sans le savoir le recueillement. L'univers est riche, je m'y assimile. Toutes les choses se présentent à la fois ; on ne sait plus les contenir. C'est plutôt elles qui me prennent. Un verre d'eau suffit à me faire croire à la beauté ; je ne vis que de toutes ces choses quotidiennes qui contiennent toute la poésie du monde : un oiseau sur ma fenêtre, un arbre seul, une colline couverte de chemins inexplicables. Je nomme les choses, cela suffit pour les comprendre. Comprenez-moi ! Je suis désespéré parce que cette lettre n'est pas encore

1 G. B. arrive le 23 août à l'Institut Beau-Soleil, à Villars-sur-Ollon. Il écrit à sa mère : « Ma chère Maman, me voici professeur à Villars dans l'institut le plus chic qui puisse exister : les enfants payent 600 francs par moi. J'ai dû partir de Crans-sur-Sierre aussi rapidement qu'une lettre. Et je viens d'arriver aujourd'hui, ayant commencé un petit peu à surveiller et faire la classe. [...] Je travaille avec 6 professeurs dont 3 sont des anciens camarades de classe à St Maurice. [...] Je suis professeur de petits enfants parmi lesquels se trouve un neveu du roi des Belges. »